

MARTIN
LESSARD

LES SAISONS DE L'INDÉPENDANCE



Ad Astra

« Bien sûr, chaque fois qu'un vaisseau passait par ici, nous ne manquions pas pour autant l'occasion de nous mettre à jour à propos du Conflit. »

Les Saisons de l'indépendance

Les Saisons de l'indépendance

ROMAN

Martin Lessard



Ad Astra éditions

COLLECTION AD-VENTURES

dirigée par Xavier Dollo

Du même auteur :

Terre sans mal, éditions Denoël
Durée d'oscillation variable, Multivers

Ouvrage dirigé par Célia Bénard.

Éditions Ad Astra
61 boulevard de Verdun
Villa Rossi
35000 RENNES

Maquette de la collection : Gaglain

© **Martin Lessard**, 2016

© **Ad Astra Editions**, 2016

© Illustration de couverture : **Arnaud Boutle**

Dépôt légal : octobre 2016

isbn : 9782919241163

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes filles Charlie et Maxime.
Votre jeunesse pleine de rêves et de caractère m'emplit des
plus beaux espoirs pour ce petit bout du monde qui est le nôtre.*

Si dix-huit années de vie sont nécessaires à l'atteinte de sa majorité, un seul jour de combat suffit pour perdre son enfance.

I.

QUATRIÈME QUART DE VITON :
ROTATION 6

POUR UNE SAISON NOUVELLE

NADIM CONTEMPLAIT LA JEUNE FILLE AVEC FLAMME et ardeur, la convoitant d'un désir tout-puissant. Un jour, elle serait sienne ! Il en fit serment à la nature, jurant au ciel et à la terre d'écarter quiconque se mettrait en travers de leur destinée.

Il détestait José — l'autre la regardait en cachette. Il voyait bien qu'entre elle et lui, il y avait connivence secrète. Amourette due à leur différence, croyait-il. C'était parfois dur, et cruel. Mais avec le temps, elle s'adoucirait. Elle était à lui. La vraie passion, celle qui vous consume de l'intérieur, qui vous ronge d'une insatiable rage jalouse, celle pour qui vous êtes prêt à tuer : ce Rouge comprenait-il ce que c'était ? Et elle, le savait-elle seulement ?

Elle ne lui renvoyait pas ses sourires. Pas encore. Mais lorsqu'ensemble ils retourneraient sur l'île, rien ni personne n'empêcherait plus leur idylle de s'accomplir. Et leur histoire durerait jusqu'à la mort.

C'était le moment de la journée où Viton déclinant atteint la cime des arbres, où votre sarrau thermique commence à craqueter, où le vent du large devient si frais qu'il vous pénètre jusqu'à la moelle et les poils du nez vous gèlent à chaque inspiration. Sur l'archipel de Caribe, au quatrième quart du jour

de la sixième rotation de la planète Temporadas sur son axe, l'air se modifie en un éclair et perd son effluve floral au profit de l'odeur âpre et saline de l'humidité de la Mer. Les bourrasques emportaient peu à peu l'éventail de couleurs des bois, ne laissant sur l'île qu'une triste étendue de grands squelettes.

Plongée dans mes pensées, je me dirigeais vers le sentier menant aux blocs d'habitations de Fort Isabella, quand mon père demanda si je m'imaginais en avoir fini de ma besogne.

« C'est ce qu'on dirait, rétorquai-je sans me donner la peine de le regarder.

— T'as un problème ?

— Pourquoi ?

— Ton attitude. »

À tout prendre, je me tournai vers lui.

« Qu'est-ce qu'elle a mon attitude ?

— À peine tu commences une tâche que déjà ta tête t'amène ailleurs, à rêvasser. » Et sur ce ton solennel qui vous donnait l'impression d'avoir été prise la main dans le sac : « Tu n'aurais pas oublié un détail par hasard ?

— J'ai fini de faire ce que tu m'as demandé.

— T'en es certaine ? »

J'étais surtout certaine qu'il trouverait quelque chose à me reprocher, il me critiquait tout le temps sur tout. Pour José Flavio DaSalva, la moindre occasion était prétexte à vous reprendre sur des riens, à vous faire la leçon. D'un abord glacial, son naturel d'ermite cadrait à merveille à son rôle de responsable des piseurs. Au village, certaines allaient jusqu'à prétendre qu'il avait le charme envoûtant des ténébreux. Babillages de vieilles filles, selon moi, qui revenaient à dire que mon père avait toujours ses cheveux. Un veuf à l'épaisse tignasse brune, aux larges épaules et au ventre plat représentait sans doute une denrée rare pour un homme de son âge. Mais sous ses allures dégagées, lorsqu'il braquait sur vous son regard inquisiteur, le ressen-

timent au fond de ses petits yeux noirs vous figeait le sang dans les veines. Et n'en déplaise à la gent féminine de Fort Isabella, mon père n'en avait toujours eu que pour elle.

Je n'avais pas à me justifier, j'en avais fini de mes corvées. Aussi, pour m'éviter le sermon, je décidai de reprendre ma route sans lui répondre. Du bout des lèvres, en m'éloignant, je ne pus toutefois m'empêcher d'un peu ravalier ma grogne :

« Je suis censée deviner ce que tu veux que je fasse à présent ? »

L'instant d'après, la gravité de la voix de mon père me happa aussi raide que les mèches d'un lasso-fronde à décharges s'agrippent à la carapace d'un wappi des champs :

« Ana Concepción DaSalva! prononça-t-il sèchement chacune des syllabes de mon nom. Si t'as quelque chose à me dire, cesse de rechigner comme une gamine sans vocabulaire et parle pour qu'on te comprenne. Comment tu veux qu'on te considère en adulte si tu n'as même pas l'audace de tes opinions ? »

Comme ce n'était pas une vraie question, je m'abstins à nouveau de lui répondre. Clouée sur place, je me contentai de fixer le sable bleuté de la berge. Recouvert par le givre de la nuit, le littoral de l'île redeviendrait bientôt blanc, et terne. Mais à cette heure du quatrième quart, le bord de la Mer scintillait encore de la couleur des arcs électriques géants du large, et cette myriade de brasillements semblait animée d'une sorte de vie. Vision magnifique qui m'évita de devoir le regarder en face.

« Alors! insista-t-il. T'as quelque chose à me dire, oui ou non ? »

De la tête, les yeux toujours braqués au sol, je fis signe que non.

« Dans ce cas, sors de ton marasme et va puiser l'énergie nécessaire pour la nuit... comme je te l'ai demandé, y a de ça un bon moment déjà. »

Damnées pastilles ! Je les avais complètement oubliées.

Sous aucun prétexte, mes insatisfactions ne devaient me faire dévier de mes tâches. Chaque petit geste avait une importance primordiale pour notre survie à tous que je ne pouvais me permettre de négliger. Il m'arrivait pourtant d'avoir l'esprit ailleurs et papa ne manquait pas l'occasion de me remettre mon laxisme sous le nez. Il avait raison de le faire, mais le plaisir qu'il semblait y prendre envenimait chaque fois ma colère. Il y avait tant de besognes à exécuter, tant de détails à penser, au fond de moi, j'admirais sa capacité à ne jamais omettre la moindre procédure. Son esprit méthodique et rationnel me reflétait à chaque instant mon tempérament plus irascible et brouillon. « T'es une grande sensible », me lançait parfois mon grand-père Hermán, quand je m'énervais. Mais au-delà de son désir à me calmer en tournant mes défauts en qualités, je comprenais que mon naturel emporté ne cadrerait pas avec les notions élémentaires que chacun des habitants de l'île se devait d'appliquer à la lettre en toutes circonstances.

Les premiers colons s'étaient engagés à altérer le moins possible la nature sauvage de Caribe — « pour se donner bonne conscience », disait pépé Valentin, mon arrière-grand-père. Mais bien que le corps humain pût s'adapter à des journées de trente-six heures standards et des poussières, les conditions météorologiques rigoureuses du quatrième quart de septième rotation n'avaient pas permis pareil idéal. Sans technologie, sans tous ces dispositifs sur lesquels nous nous appuyions pour survivre, chaque nuit-blanche passée ici aurait été la dernière. Car si les extrêmes climatiques de la planète n'étaient pas hospitaliers à l'homme, la brutalité du rythme précipité des saisons sur l'Archipel se révélait plus incisive encore. Et une nuit sur sept, à chaque fin de cycle, la nature prenait sur elle de nous le rappeler.

Par grand froid, quand le souffle de l'aquilon se levait, l'énergie des pastilles — sortes de piles rechargeables sphériques semblables aux écuelles de bois de notre vaissellerie — se révélait vitale. Tous les blocs-quartiers devaient en avoir quelques-unes à l'avance, je ne pouvais remettre ma tâche au lendemain, quel que soit mon état d'esprit.

Résignée, je m'apprêtais à m'exécuter quand mon père ajouta :

« Souviens-toi qu'y a réunion du Plénum, ce soir. Uvanov descend négocier les prix, ton grand-père aura besoin de quelques caissons pour y ranger ses épices. Alors, ne traîne pas aux sources à ruminer futillement ton chagrin et rapporte-les-lui dès que possible, c'est important. »

Cette réunion n'avait rien à voir avec le prix des épices. Je le savais et j'aurais bien voulu y assister aussi. Seulement, je n'osais pas le lui demander. À quoi bon ? Jamais mon père ne me laisserait l'accompagner à une assemblée politique avant mes dix-huit ans. Parce que c'était la règle. Parce que le maire du village devait prêcher d'exemple. Parce que je devais d'abord me concentrer sur mes études. Toutes ses excuses pour me tenir à distance, je les devinais.

Et pour ce qui est de mon chagrin, il n'était pas question de m'en défaire. Je m'y accrocherais de toutes mes forces, quoi qu'il pût en penser. Comment quelqu'un d'aussi intelligent que lui pouvait-il à ce point manquer de compassion par un pareil jour de deuil ? Croyait-il avoir le monopole de la tristesse familiale ? De la nostalgie ?

Fataliste quant au sort de commissionnaire qui m'accablait, je pris la tringle sur mon épaule et me dirigeai mécontente vers les sources.

*

Quelques instants plus tard, par-devant la plage de San Juan Bautista, de l'autre côté du bassin étoilé séparant les îles, je remarquai un grand azquillas qui voltigeait au gré des bourrasques, et me dis que si un chasseur l'apercevait planer ainsi à découvert, il l'atteindrait d'un tir sans difficulté. Est-ce que ce n'était que ça la vie dans l'Archipel : écouler du temps jusqu'à ce qu'on se prenne une décharge ? Libre comme l'air, le pauvre animal n'avait pas idée que la mort l'épiait. Mais qui en a conscience ?

Il y avait un an jour pour jour que mémé Thalia nous avait quittés. Comme à son habitude, ce matin-là, elle nous avait embrassés sur le front, moi et mon frère, nous souhaitant une belle journée à l'école. À notre retour de classe, elle n'était plus là. Nos longues discussions au coin du feu me manquaient terriblement. « Comment va ton beau Manouk ? », me demandait-elle chaque fois. Elle avait su décoder mes sentiments pour lui bien avant que j'aie moi-même compris avoir franchi le cap de l'amitié.

Mon arrière-grand-mère est l'unique personne au monde à avoir réussi à soutirer des excuses officielles à monsieur le maire DaSalva. Une histoire d'erreur de grammaire, dans un quelconque ordre du jour du Plénum. Comme de raison, papa s'était défendu un temps, prétextant une faute de frappe due à l'inattention, un truc sans importance. C'était bien mal connaître Thalia. « Tu clames à tout vent ton expertise des mots, lui avait-elle dit, mais tu ne prends pas la peine de relire tes textes. "Un poids deux mesures" serait un slogan idéal pour ta prochaine campagne. » L'acharnement dont elle faisait preuve quand il était question de remettre son petit-fils aux pas était légendaire. À force d'insistances et de petites gouailles du genre, papa avait fini par s'avouer vaincu : il fit amende honorable devant les membres du comité, s'excusa de sa coquille — que

sans doute personne n'avait remarquée —, puis promit qu'une telle négligence ne se reproduirait plus sous son mandat. Mon père n'était certes pas reconnu pour son sens de l'humour, mais comme il adorait sa grand-mère, il avait essuyé de bonne grâce les moqueries et les rires du village pour des semaines. Des rires qui se faisaient trop rares dans notre bloc-quartier depuis son départ.

En cet instant, j'aurais voulu m'allonger sur la grève, me cacher la figure dans les mains et m'abandonner au terrible sentiment de peine qui m'habitait. Comme j'avais trop froid pour m'arrêter par ce vent, je m'en remis à ma frustration et poursuivis mon chemin en resserrant la ganse de mon sarrau d'un geste brusque.

*

Je marchais vers les sources à la lisière des bois, quand j'aperçus Jibril Midrash, au loin, qui faisait la course sur la plage avec deux autres Bleus de notre école plus jeunes que lui. Je le saluai de la main et il se dirigea vers moi à toute vitesse.

« T'as envie de piquer un sprint? demanda-t-il une fois à ma hauteur.

— Pas le temps.

— Allez! insista-t-il. Quelques longueurs.

— Je dois finir mes corvées.

— Qu'est-ce qui presse autant? »

Je soulevai la tringle à bout de bras et lui dit que les *grandes* personnes avaient du travail avant nuit-blanche. J'adorais l'asticoter de la sorte, sa petite taille était un point on ne peut plus sensible. Au village, quelques nez avaient saigné pour moins que ça, mais Jibril me le rendait bien.

« Tu t'occuperas de ça plus tard, fit-il. Le sable est super rapide.

— Impossible. J'ai des caissons à ramener au bloc après.

— T'as peur de perdre, c'est ça?

— J'ai surtout peur de t'humilier devant tes *p'tits* amis. »

Il me donna un coup de poing sur l'épaule et me dit :

« Dans ce cas-là, on se retrouve ici demain, à l'aube.

— Tu me lances un défi ?

— Toi et moi sur un kilomètre.

— Deux kilomètres. Et seulement si Manouk t'accompagne.

— Par la nature ! Tu ne peux plus te passer de lui.

— J'aurai besoin d'un arbitre pour t'empêcher de tricher, minus. »

Il esquissa un sourire, puis retourna vers les autres à reculons, en criant : « Ton beau Samak va être le témoin de ton humiliante défaite, DaSalva ! »

Jibril était un coureur redoutable. Sur une plus longue distance, néanmoins, je maximisais mes chances. La possibilité de le battre semblait nulle, mais l'idée que j'avais en moi la capacité de le serrer de près et de lui faire perdre ses moyens en fin de trajet m'enthousiasma. Je repris ma route en visualisant ma stratégie du lendemain, impatiente de le pousser jusqu'à la limite de ses forces.

*

Arrivée à la resserre qui abritait la fosse des sources, j'ouvris le portillon du bas et me glissai à l'intérieur sur les genoux. Une fois dedans, je branchai deux pastilles dans le socle de la console, plongeai la tringle dans l'orifice du conduit, la rivai au raccord de la longue tige reliant l'oscillateur au fond du trou, puis j'activai le mécanisme du puitsur sur la commande numérique. De la surface, le dispositif semblait modeste : un petit cube métallique cabossé d'un mètre de côté maculé par la rouille. Mais sous terre, l'extracteur fonctionnait au quart de tour, papa ne lésinait pas sur sa maintenance. Le

lourd grésillement de l'électricité statique enterra sitôt le froissement des feuilles mortes à l'extérieur de la cabane et mes idées se remirent à vagabonder.

Jibril m'avait raconté que les Bleus n'appelaient plus les îles par des noms faisant référence à des territoires de la Terre depuis des années. Par signe d'affranchissement, ils disaient de préférence l'île des Rouges pour Hispaniola, l'île de la forêt pour Santiago et l'île aux dragons pour San Juan Bautista.

Pour désigner Juana, ils parlaient juste de l'île, comme nous le faisons chez nous pour Hispaniola.

Exception faite des bandes de chasseurs qui se nichaient dans les bois de Santiago — la rumeur voulait qu'ils soient des déserteurs en fuite —, les insulaires étaient issus de deux vagues d'immigration distinctes. La plupart des Bleus de l'Archipel vivaient sur Juana, la plus grande des quatre îles principales. Ils étaient les descendants d'un groupe de déportés que la Fédération terrienne avait embarqués de force sur l'un de ses vaisseaux colonisateurs. Akadjunie Land, leur planète d'origine, était une colonie désaffectée à présent. Pour y exploiter ses multiples gisements de métaux, on avait transplanté sa population un peu partout dans le secteur. Ceux qui avaient été conduits sur Temporadas — les Kadjins, comme ils s'appelaient toujours entre eux — s'établirent en majorité sur Gran Centro, l'unique continent géant de la planète. Un certain nombre avaient toutefois préféré s'isoler ici, dans les îles.

Quelques générations plus tard, la République s'était elle aussi lancée dans cette course à l'occupation de l'espace. Ne voulant pas être en reste par rapport à la Terre, pour rapidement combler leur retard, les responsables du programme de colonisation martien avaient eu la cavalière idée d'ache-miner ses premiers groupes de ressortissants sur

des territoires déjà implantés par la Fédération. Stratagème à l'origine du plus long contentieux d'affaires de l'histoire : le Grand Conflit. Mes ancêtres, les Rouges, avaient abouti sur Hispaniola, l'île voisine de Juana.

Il n'y avait pas de réelle animosité entre nos communautés. Le serment d'allégeance que les anciens avaient été forcés de prêter pour l'une ou l'autre de ces autorités n'avait plus de valeur. Abandonnés ici, Rouges et Bleus n'appartenaient qu'à eux-mêmes. Et la Route commerciale des Neuf colonies du secteur spatial Septentrion étant en pratique autonome de l'influence des vieux pouvoirs, les sempiternelles répressions de la Terre et de Mars ne s'appliquaient pas à Temporadas depuis des lustres. Qui plus est, la souveraineté absolue de la zone n'était plus une simple idée défendue par une poignée d'utopistes, d'évadés de prison ou de capitaines sans licence, mais un projet mené de front par une solide organisation : la Ligue des marchands.

Bien sûr, chaque fois qu'un vaisseau passait par ici, nous ne manquions pas pour autant l'occasion de nous mettre à jour à propos du Conflit. Officiellement, c'est le World United Trust qui détenait le monopole légal de nos ressources. D'aucuns disaient d'ailleurs que le consortium terrien voulait faire un exemple des Neuf, qu'il envisageait de mater une fois pour toutes notre désobéissance et qu'un débarquement militaire était à prévoir dans le secteur. La crainte de voir resurgir des troupes armées s'intensifiait, l'affrontement semblait de plus en plus imparable et un vent de conscription s'était levé sur la Route.

Cela dit, à Fort Isabella, ce genre de rumeur n'entravait en rien le cours des choses. Le jour où des soldats fédéraux se pointeraient sur l'île, les wappis auraient des dents. De toute manière, le *Navidad Blanca* était en orbite, Uvanov se chargerait de nous dépoussiérer l'actualité. De coutume, les péripéties

du capitaine et de son vieux rafiot alimentaient les discussions du village pour des cycles.

Pour l'heure, malgré cette menace braquée sur nous, la guerre n'était pas ce qui m'inquiétait le plus. Et comme souvent quand je me mettais à penser à la vie sur l'Archipel, les paroles de *La Vieille Complainte* me vinrent en tête :

*Au départ, qu'aspirer qu'à l'espoir ?
Les vents méchants, je les surmonterai.
Puis Vïton te tourmente de ses flèches noires
Et la fin du chemin, tu le fais esseulé.
Ton flanc et ta gorge déployés
Sous l'empire d'une étrange sentence.
Une foudre étonnante rêve déjà
D'embraser la forêt de ton innocence.
Saleté d'Archipel !
Par-devant le blizzard de sa malfaisance,
Transi à jamais, à terre sur sa grève
À lui quêter du sens. (1)*

Pour beaucoup d'insulaires, l'espoir, c'était purement d'arriver à quitter Caribe. Accumuler les crédits nécessaires à se payer un passage et recommencer une nouvelle vie ailleurs. C'est ce que bon nombre faisaient du reste. Selon l'adage, plus de Caribins vivaient sur la planète voisine d'Alvares que sur l'Archipel elle-même — la vérité s'inscrivait à peine moins dramatique.

J'avais plus d'une fois entendu mon grand-père dire que les îles n'avaient rien à offrir d'autre que mort et désolation. Beaucoup pensaient comme lui. On était loin de *l'Hymne à l'Archipel* que Manouk passait son temps à fredonner :

*L'Archipel, l'Aaaaaaarchipel :
Si beau au printemps, si chaud en été,
C'est frais en automne, c'est propre en hiver.
Sois bien fier d'être Kadjin. (2)*

Sans dire qu'ils vivaient en totale symbiose avec les îles, les Bleus avaient mieux su y trouver leur niche que nous. Ils aimaient Caribe et cherchaient davantage à s'y adapter qu'à simplement y survivre.

En observant les différentes espèces de wappis se nourrir, ils avaient développé une connaissance pointue des végétaux comestibles. La nuit-blanche, comme les azquillas de San Juan Bautista, ils se transformaient en troglodytes, abandonnant pour un temps leurs habitations de surface au profit d'un réseau de souterrains et de terriers creusés à flanc de colline. Par esprit de découverte, certains s'étaient même aventurés très loin dans les eaux profondes du large. Mais les carpes à aiguilles aux abords de la côte et les mollusques qu'on repêchait dans le grand bassin étoilé au centre des îles n'avaient rien à voir avec ce qui vivait en haute Mer, et tous laissaient depuis aux créatures géantes ces vastes noirceurs d'où personne n'était revenu.

Le rite traditionnel des Bleus rendait grâce à la nature. Une spiritualité symbolique qui se retrouvait dans les petits gestes du quotidien. Ils ne rejetaient pas la technologie, mais en faisaient usage avec parcimonie. C'est eux qui avaient mis au point la plupart des réglages nécessaires à faire fonctionner l'appareillage des vaisseaux colonisateurs. Sans les modifications adéquates, les systèmes informatiques et les dispositifs électroniques n'auraient pas résisté aux variations de température ni à la piézoélectricité des îles. Sur Hispaniola, l'organisation de la vie reposait sur un savoir dont ils nous avaient gracieusement fait don, tandis que sur Juana, ils cherchaient désormais à s'en affranchir au maximum.

En dépit de ces différences idéologiques, la coexistence se faisait la plupart du temps dans la tolérance de nos coutumes respectives. Bien qu'à

part les jeunes Bleus qui choisissaient d'étudier dans nos écoles secondaires, comme Manouk et Jibril, les interactions entre nos deux communautés demeuraient des cas d'exceptions. Et pour ce qui est des chasseurs de Santiago, là, c'était carrément de la proscription.

*

Mes pastilles pleines, je murmurai à toute vitesse la gratitude bleue qui louange l'électricité :

« Merci à toi bel Archipel en mouvement qui à jamais produit l'énergie par frottement. »

Mon père m'avait entendue dire ça, quelques cycles plus tôt. « Les croyances irrationnelles sont le propre des ignorants », s'était-il alors opposé de son habituel ton de mépris.

Mécontente, je lui avais aussitôt demandé ce qui faisait défaut dans mes paroles. « Merci ! » m'avait-il rétorqué. Puis j'avais eu droit à l'inévitable leçon de géographie m'expliquant qu'au contraire du continent, qui était fixe, les îles de l'Archipel étaient les sommets d'une immense plaque tectonique qui glissait tout doucement au gré des marées de la Mer ; que c'était le frottement de cette plaque avec le fond marin qui produisait l'énergie des piseurs, mais qu'à chaque sept rotations de Temporadas, au quatrième quart du jour, l'effet conjugué des forces de gravitation d'Alvares et de Viton causait une marée basse qui immobilisait les îles ; et que la diminution d'électricité statique qui en résultait provoquait une courte période de froid extrême : la nuit-blanche.

À la fin de son laïus, contrarié d'avoir eu à me rappeler ces notions élémentaires, il m'avait interdit de quitter le bloc-quartier et astreinte aux besognes domestiques pour le restant du cycle. Papa n'estimait aucune forme de culte ni de rituel, et les

exercices de piété, toutes confessions confondues, l'énerveraient au plus haut point. Mais avait-il déjà eu bonne opinion de paroles sorties d'une autre bouche que la sienne depuis la mort de Thalia? Manifestement pas de la mienne en tout cas.

Selon Manouk, si on se contente de les évoquer au-dedans, les gratitudes à la nature ne fonctionnent pas. Pour ne courir aucun risque, cette fois-là, j'avais parlé à voix basse. Mais Ethan Rodrigo, mon petit frère de douze ans, avait l'ouïe aussi aiguisée qu'un azquillas. Et ce n'est pas peu fier de m'avoir surprise à désobéir qu'il bondît de derrière le portillon avec ce sourire satisfait bien accroché.

Quand je me précipitai hors de la resserre pour le rattraper, il se tenait là, devant moi, sans bouger. Son teint coloré se devinait à peine sous la poussière de sable qui le recouvrait. Il avait les cheveux châains très épais et crépus, et de grands yeux vifs. Un visage d'ange, mais un naturel roublard. Le petit gredin savait qu'il pouvait me faire chanter et il ne s'en priva pas une miette :

« Je suis mort de fatigue, me dit-il pour mettre en scène sa manigance. J'ai tous ces caissons à ramener au bloc et il fait déjà si froid.

— Je suis censée te plaindre parce que tu participes aux tâches peut-être? Remue-toi un peu au lieu de jouer à cache-cache comme un idiot et fais ta part pour une fois.

— À ta place, sœurlette, je changerais de ton. Je t'ai entendu. Et je ne crois pas que ça plairait à papa d'apprendre que tu vires encore au bleu.

— Et toi, ça te plairait que je t'enfonce la tête dans une fiente de wappi? »

Ethan sembla d'abord soupeser les chances que j'applique ma menace, puis choisit tout compte fait de revenir à la charge :

« Se faire bécoter par un Bleu, me dit-il en plissant du nez, est-ce que ça laisse des traces au visage? »

— *Quoi?*

— Je t'ai vu avec le grand Samak, hier. Plutôt dégoûtant comme spectacle.

— Si tu parles ! lançai-je en l'agrippant par le rabat de son sarrau.

— Je n'ai rien dit à personne... mais ce serait dommage que tu me fasses regretter mon silence, tu ne crois pas ? »

Ma poigne s'intensifia et sous mes doigts, je sentis sa combinaison se dépiquer. Puis d'un coup, réalisant que cette petite crapule avait l'avantage, je lâchai prise.

« Qu'est-ce que tu veux ? lui demandai-je hors de moi.

— Un coup de main, c'est tout. »

Il pointa deux gros caissons.

« Ça va ! Je m'en occupe. » Je lui précisai toutefois un détail : « Mais si j'apprends que t'as dit quoi que ce soit à papa, Ethan Rodrigo DaSalva, je te jure que je te coupe la langue.

— Et question langue, ma grande sœur chérie s'y connaît drôlement ! cria-t-il en s'enfuyant à toutes jambes.

— C'est ça... disparaîs de ma vue. »

*

Quand je m'avançai dans le sas de notre bloc-quartier, l'air embaumait la super potée à papi. Pour la préparer, il gardait les restes de viande du cycle, les découpait en petits cubes et y ajoutait les racines qu'il avait sous la main. L'appareil mijotait une partie de la journée dans un bouillon de carpes auquel il incorporait son fameux mélange d'herbes séchées. Selon lui, le secret d'une bonne cuisine, c'est de savoir doser les épices. Les recettes de mon grand-père, il n'y avait rien de meilleur.

Me voyant entrer dans la kitchenette les bras chargés, il me fit signe de tout déposer dans un coin.

« T'as pensé à mes caissons, dit-il d'un air satisfait.

Brave petite. C'est une belle qualité que de rendre service aux autres.

— Ça me fait plaisir. »

Je ne lui dis pas que je n'avais qu'obéi aux ordres de papa et que mon idiot de frère me faisait chanter. Ni d'ailleurs que je n'étais plus une *petite*. J'allais bientôt avoir dix-huit ans n'empêche.

À même la cuillère de cuisson, je m'empressai plutôt de goûter au cube de wappi brûlant que je venais de repêcher de sa grosse marmite.

« Tu ne peux pas attendre le repas comme tout le monde ? grogna-t-il.

— Trop bon ! »

Papi Hermán fit mine d'être irrité, seulement, il était content que ça me plaise. C'était à peine perceptible, mais la sévérité de son visage s'atténua et ses traits esquissèrent ce petit brin de vanité que j'aimais tant en lui.

Je pris la chaise à côté de la sienne, ravie de lui faire plaisir.

La tendresse au fond de ce regard gris, il m'examina de cet œil qui semble inattentif mais qui voit tout. Lors d'une randonnée qui avait mal viré, de graves engelures lui paralysèrent le côté droit de la figure. S'éterniser dehors par nuit-blanche n'est pas sans risque. Il y avait aussi perdu l'usage partiel d'une main et d'un pied. Papi se déplaçait à grand-peine avec la canne que pépé Valentin lui avait taillée dans une essence de bois dur. Il ne quittait presque jamais le bloc-quartier.

« Belle comme un cœur en plus de ça ! lança-t-il au débotté. Tu ressembles de plus en plus à Nadiana. »

Ma mère s'est enlevé la vie quand j'avais cinq ans, je ne l'ai pas connue. Plus jeune, lorsque je demandais encore à mon père de me parler d'elle, il me racontait toujours les mêmes trucs sur sa beauté, sa gentillesse, sa douceur... mais jamais des circonstances entourant son suicide. Puis le son de sa voix

s'atténuait peu à peu, ses mots s'espaçaient et la discussion se transformait en un long silence rempli d'une émotion qui me mettait chaque fois mal à l'aise. « Vivre avec les morts n'est pas une bonne idée », me dit-il un jour les yeux dans l'eau. Le voir souffrir ainsi me rendait triste, aussi, en vieillissant, avais-je cessé de le questionner. Mon unique souvenir d'elle se basait sur une séquence holographique de la vidéothèque. Quelques minutes où on l'apercevait étendue avec moi sur la plage, près des sources, avec son gros bedon. Elle était enceinte d'Ethan. Elle avait de longs cheveux noirs tressés en natte et cet intense regard de mélancolie.

« Si je lui ressemble tant, c'est sans doute parce que je ne suis plus une petite, tu ne crois pas ? »

— Ça ! T'as grandi. » Mon grand-père renifla un bon coup. « Physiquement, du moins. »

Chez les DaSalva, le sarcasme était omniprésent, savoir lire entre les lignes s'avérait vital. Mais le décodage affectif n'a rien de simple et il m'arrivait encore que cette impulsive virulence familiale me déstabilise.

« De quoi tu parles ? demandai-je. »

— T'as grandi, Ana, c'est vrai. Maintenant, il serait temps pour toi de mûrir.

— Pourquoi tu te mets en colère contre moi ?

— Parce qu'à ton âge, on n'est plus censé faire des sottises, voilà !

— Qu'est-ce que j'ai fait encore ?

— Rien qu'une bonne lecture du Code ne pourrait t'absoudre.

— T'es sérieux là ?

— Parfois, je me dis que ça ne te ferait pas de mal de commencer à t'instruire.

— En apprenant les articles de la Loi ? Laisse-moi rire, oui.

— Notre Créateur est partout, demoiselle. Que tu le veuilles ou non !

— Par la nature, papi ! Tu ne vas pas remettre ça. »

De façon cyclique, mon grand-père revenait à la charge avec la religion. Que j'affirme tout haut mon incroyance le troublait de manière viscérale, comme si cette différence était un fossé infranchissable qui nous séparait de plus en plus l'un de l'autre. Peut-être craignait-il que je devienne comme son fils ?

« Si je ne te replace pas sur le droit chemin, qui va le faire ? me dit-il.

— T'as vraiment une tête de wappi de colline quand tu veux. Papa ne s'en remettrait pas s'il t'entendait t'acharner à essayer de me convertir.

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de mon fils, tu sauras. »

Peut-être bien que non. Mais les décisions, c'était mon père qui les prenait. Le véritable chef de famille, c'était lui. Papi pouvait dire ce qu'il voulait — il avait une opinion sur tout et ne manquait pas une occasion de la faire connaître —, mais quand papa tranchait, jamais il ne s'opposait. Comme nous tous.

« José n'est pas si *incrédule* que tu le crois, reprit-il. Pour ta gouverne, sache qu'il s'est déjà appliqué à apprendre les articles de la Loi. Il les récitait par cœur à ton arrière-grand-mère. Et il nous accompagnait au temple, lui. »

La vision du jeune José Flavio traîné de force au temple par mémé Thalia me fit glousser de plaisir. Ce que j'aurais donné pour voir ça !

« Enfant, peut-être, concédai-je. Mais imagine-le, aujourd'hui, en train d'écouter un sermon du magistrat. Il remettrait en doute ses moindres paroles. Il s'amuserait à lui poser des questions dont il connaît la réponse dans le simple but de le tourner en ridicule devant tout le monde.

— Ça ! Ton père en serait bien capable.

— Il ne peut même pas concevoir qu'une fois dans sa vie, il se pourrait qu'il n'ait pas raison. Papa n'a rien à faire de l'opinion des autres. Il n'a rien à faire des autres... »

Ma voix s'était cassée et mon grand-père chercha de suite à m'apaiser :

« Tu sais, José n'a pas toujours été... Avant que ça n'arrive, il n'était pas... » Puis à tout prendre, il choisit de mettre la froide insensibilité de mon père de côté et me passa la main dans les cheveux. Il en profita aussi pour me glisser une nouvelle remontrance : « Je te ferai toutefois remarquer qu'une expression telle que "Par la nature" n'est guère mieux susceptible d'épargner les oreilles impies de mon cher fils. »

Quand nous eûmes fini de rire, j'aperçus mon frère dans le passage se précipiter vers le boudoir.

Papi demanda alors si j'avais quelque chose à lui apprendre par rapport à la déchirure sur le sarrau thermique d'Ethan. Ou si « par hasard », j'avais quelque chose à voir là-dedans.

« Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Je pose la question, c'est tout.

— Lui, il t'a dit quoi ?

— Qu'il s'est pris dans un arbre.

— Dans ce cas-là, ça doit être vrai. »

Son regard devint soupçonneux.

« *Mouais...* ça doit ! »

Comment pouvait-il toujours tout savoir ? C'est à peine s'il mettait le nez dehors. À croire qu'il avait des espions à sa solde un peu partout dans l'île.

Au moins, je venais de comprendre ce qui m'avait valu cette nouvelle tentative de conversion de sa part. Si Ethan n'avait pas respecté sa parole, il le paierait cher. J'en avais plus qu'assez de ce petit mouchard.

De la tête, mon grand-père me fit signe d'aller trouver Valentin, au dortoir.

« Cette journée a été éprouvante pour lui, dit-il. Un bien triste anniversaire.

— Pour toi, papi, ç'a été dur ?

— Perdre sa mère, tu sais ce que c'est.

— Pas vraiment... je ne m'en souviens plus.

— Je m'ennuie, Ana. Il m'arrive encore d'oublier qu'elle n'est plus là.

— Moi aussi, mémé me manque beaucoup, tu sais.

Je n'en doute pas une seconde, ma belle. Allez! Va le retrouver. Et remonte-lui le moral si t'en es capable. »

Je mis la main sur son épaule, puis quittai la kitchenette aux pas de course.

*

Mon arrière-grand-père lisait dans la pénombre quand j'arrivai dans le dortoir. Depuis notre retour de la foire de Primero Acampe, sur Alvares, le cycle passé, je souhaitais l'interroger par rapport à la Junte, une force paramilitaire qui combattait pour l'indépendance de la Route.

Ce moment en tête à tête me sembla propice, question de connaître son opinion sur cette organisation sans l'intervention de papa, et de lui changer les idées du même coup.

« Concepción, c'est toi?

— Salut, pépé. »

J'ouvris la lumière et il déposa sa plaquette sur la tirette de son meuble. « Viens t'asseoir, fit-il en tapotant le matelas de son alcôve du bout des doigts.

— Tu lis dans le noir, maintenant. Mais c'est qu'il se fait vieux, notre Valentin.

— La vieillesse, j'en fais mon affaire... ce n'est pas si terrible. » Il soupira très fort. « Je suis encore capable, tu sauras!

— Aussi fringant qu'à tes vingt ans », lui répondis-je de suite en remplaçant une mèche de cheveux rebelle sur sa nuque éparse.

Ses épaules courbées, son visage maigre, ses yeux creux, son teint jauni : son corps tout entier trahissait pourtant la froide dégénérescence qui l'accablait. Peut-être lui non plus n'en avait-il pas conscience? C'était sans doute mieux ainsi.

« Un peu de chocolat, ça te dit ? »

— Des sucreries avant le repas ! répliquai-je d'un ton outré cherchant à imiter la voix de papi. Te serais-tu mis à tâche de nous couper l'appétit, vilain garnement ?

— Mon fils n'est qu'un râleur, je le sais. Un homme bien et honorable, mais un fieffé râleur. Hermán n'avait pas ton âge qu'il croyait déjà tout connaître. »

À ces sages paroles, je ne pus m'empêcher de pousser un « Têl père, tel fils ! » bien sonnante. Mon arrière-grand-père éclata de rire et je présentai que ça devait être inscrit quelque part dans nos gènes, comme une tare incurable.

« Sans blague, pépé, je sais que tu n'en as presque plus. Tu devrais le garder pour les grandes occasions. »

— C'est bien ce que je fais. »

Cet homme était la gentillesse incarnée. Bien entendu, par moment, lui aussi avait son sale caractère. Mais en quelques mots, il arrivait toujours à vous faire sentir la personne la plus extraordinaire au monde. Tout le contraire de papa. Ce n'était peut-être pas totalement héréditaire réflexion faite.

Valentin avait dû payer vingt kilos d'huile de carpes et deux gros caissons d'herbe à fumer à un vendeur itinérant en échange d'une boîte de dix unités. Il s'étira le bras et attrapa son coffret de bois blanc. D'une main tremblotante, il en sortit une barre à l'emballage orangé qu'il cassa en deux morceaux.

Savourant ma part du trésor avec délice, je songai à ma discussion avec papi Hermán et demandai à Valentin s'il était vrai que mon père récitait autrefois les articles de la Loi.

« Ce n'était pas toujours de gaieté de cœur », me dit-il. Il croqua à son tour dans son chocolat et de lointains souvenirs semblèrent l'envahir. « Mais ton arrière-grand-mère a bel et bien réussi à lui faire apprendre le Code. »

Je n'en revenais pas. Mémé Thalia savait s'y prendre avec papa, ils avaient développé l'un pour l'autre un lien très fort, mais la religion et lui, quand même, ça n'allait pas ensemble — mais pas du tout.

Pépé dut remarquer ma stupeur, car il m'avoua qu'à ce moment-là, même pour lui, c'était difficile à imaginer.

« Ton père n'était qu'un enfant, Concepción. La vie l'a beaucoup changé depuis.

— Ça! Je n'ai pas de mal à le croire.

— Tu manques joliment d'indulgence, jeune fille... et cesse d'imiter mon fils! J'ai déjà bien assez d'un Hermán dans ce bloc. »

J'ignorais lequel de nous deux manquait d'indulgence, mais ils commençaient tous à m'énerver avec leur *jeune* fille.

S'apercevant que je haussai les épaules, pépé remit ça :

« Ça ne sert à rien de jouer à l'indifférente avec moi, je le sais quand quelque chose te cause du souci.

— Je n'ai pas de souci.

— Explique-moi donc ce qui te tracasse au lieu de faire cette tête de carpe endeuillée.

— *Rien*, je te dis.

— C'est le souvenir de Thalia qui te met dans cet état ? »

Après une hésitation, je lui avouai que ce n'était pas impossible.

« Et ça te fait penser au suicide ta mère, c'est ça ?

— Ben voilà! lui rétorquai-je. L'excuse à tout ce que je ressens, à tout ce qui m'arrive sur cette damnée île. »

Depuis toute jeune, contrairement à papa, Valentin me servait de « la mort de ta mère » à toutes les sauces : pour me montrer que les événements ne m'étaient pas encore accessibles, qu'ils remontaient à beaucoup trop loin, qu'un jour j'aurais à prendre mes propres décisions indépendamment

des siennes... Ce genre de déconsidération me mettait chaque fois hors de moi. Comme si le moindre de mes sentiments ou de mes actes était dicté par l'ultime choix de cette femme. S'imaginer que ma vie se résumait à celle d'une autre, c'était bien mal me connaître.

« C'est toi qui seras damnée, Concepción, si tu continues à jurer comme les mécréants de la Fédération. »

Valentin n'avait guère vu de gardes fédéraux que sur séquences holographiques, mais diverger d'opinion avec lui, c'était chaque fois courir le risque de se faire taxer de mécréants.

Je regrettais toutefois ma crise de colère, il ne la méritait pas. Surtout en cette journée. Du reste, elle ne lui était même pas destinée.

« Excuse-moi, lui dis-je d'une voix confuse. Je ne cherchais pas à t'insulter, ce n'est pas contre toi que j'en ai.

— Ton père.

— Qui d'autre ? »

Il opina quelquefois de la tête en grommelant, puis me lança :

« Quand bien même tu lui reprocherais ses tourments toute ta vie. À force, tu devrais comprendre que le chagrin peut nous ronger l'âme jusqu'à nous rendre captifs de notre propre malheur. La rancœur aussi est une terrible prison, fillette. »

M'efforçant de me dominer, je froissai le papier d'emballage de mon chocolat avec vigueur et demandai pourquoi, dans ce cas-là, il n'était pas prisonnier de son malheur aussi.

« Ça fait un an que ta femme est morte et t'arrives à m'en parler. Elle est où la différence avec papa ?

— Tout au long de la vie, par-devant les événements, nous avons à prendre des décisions, dit-il de manière posée comme s'il l'avait appris par cœur. Ces choix sont importants, parce qu'après, nous devons vivre avec. »

Qu'est-ce que c'était, une parabole ?

Sans s'en rendre compte, Valentin me tendait une perche que je ne pus m'empêcher de saisir. Il était temps de l'interroger sur la Junte et j'en profiterais pour m'amuser un peu à ses dépens. Ce n'était pas celui qui méritait ma colère, mais il verrait que la *fillette* pouvait jouer avec des abstractions tout comme lui.

« T'as la foi, pépé ? lui lançai-je abruptement.

— Et toi, tu te prends pour ton père à poser des questions dont tu connais la réponse ?

— Ce que je veux savoir, c'est si tu doutes, à l'occasion ?

— Ça m'arrive comme tout le monde. Le doute fait partie de la foi.

— Quand ça t'arrive, tu crois te rapprocher de Dieu ou t'en éloigner ?

— Je n'en sais strict rien, admit-il en grimaçant. Mais tu veux me dire à quoi rime cet interrogatoire. Te serais-tu mise en tête de devenir la nouvelle officière du magistrat Othon, ma parole ?

— Je ne le mériterais pas moins que ce grand vaniteux de Marco Luiz Hernandez.

— Si tu cherches à m'endormir avec tes questions sans réponse dans le simple but d'attaquer le fils du shérif, je te le dis tout net, ça ne m'intéresse pas.

— Tu me connais mal si tu crois que j'ai du temps à perdre à taper dans le dos d'un pareil imbécile.

— Pourtant, l'autre jour, quand je ramassais les feuilles à fumer près du hangar, je t'ai entendu bavasser sur son compte. »

Là, je venais de le débusquer l'espion à papi.

« Tu t'es trompé de personne... »

— Cesse de mentir ! m'interrompit-il. J'ai reconnu ta voix. Et celle de Manouk Samak. Colporter des ragots n'est pas bien, Concepción... *même* contre les imbéciles. D'ailleurs, qu'est-ce que ça peut bien te faire qui assiste le magistrat ? Pour quelqu'un qui

affirme ne pas croire en Dieu, je te trouve plutôt prodigue sur les conseils divins. »

J'esquissai sa remarque d'un geste de la main et ramenai au plus vite la discussion sur le doute :

« Quand nous sommes allés à la foire de Primero Acampe, avec le capitaine, un affilié de la Junte tenait conseil sur la grand-place. Il a déclaré que nous vivions une période de grande incertitude en raison de l'instabilité politique du secteur, mais que c'était une excellente attitude de douter, puisque le temps est venu de se débarrasser de nos chaînes une fois pour toutes.

— N'importe quoi!

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Un agitateur évadé d'une colonie carcérale, ton bonhomme. Car c'est de ça que la Junte est composée : des criminels et des fauteurs de trouble. Je n'ai jamais porté la moindre chaîne, moi. » Un instant, il eut l'air troublé. « C'est à cause des sottises de ce mécréant que tu me presses de questions sur le doute?

— En partie, admis-je.

— Tu t'es fait monter la tête et c'est tant pis pour toi!

— Comment tu peux dire ça, tu n'étais même pas là?

— Je le connais par cœur le discours de ces guérilleros. S'ils parlent d'alliance, c'est uniquement parce que les membres de la Ligue ont décidé de prendre notre avenir en mains de façon pacifique. Rien d'autre. Ces brutes ne conçoivent le monde que par la force des armes. À quoi bon aspirer à l'autonomie si c'est pour se soumettre à l'emprise de ces purs et durs? Ce genre de propagande pseudo-patriotique assise sur l'instabilité politique est un leurre qui ne peut venir que de l'un des séides d'Uribe Dos Santos. »

C'était bien le nom auquel l'homme avait fait référence : Uribe Dos Santos, leader de la Junte.

Pourtant, son discours ne m'avait pas semblé inciter à la violence. Combien de fois avais-je entendu Valentin affirmer que ce pays était le nôtre? Il répétait que nous avions bâti l'Archipel de nos engueures, sans l'aide de personne. Où était la différence entre sa logique à lui et l'appel à la solidarité de la Junte? Et je ne voyais pas non plus en quoi le fait de proclamer de manière unilatérale l'indépendance des Neuf aurait été un acte belliqueux. Pourquoi aurions-nous eu l'obligation de quémander notre liberté à qui que ce soit? Selon moi, on ne pouvait plus se permettre de mendier nos droits, nous devons les affirmer haut et fort, et vivre avec les conséquences de s'être tenu debout.

« L'homme parlait bien au nom de ce Dos Santos, lui dis-je, mais je ne vois pas en quoi l'indépendance pourrait nous être néfaste.

— C'est la provocation de la Junte qui le sera! Y a une façon de faire les choses, Concepción. Sans violence. » Il hésita un peu, puis finit par me lancer : « Et qu'est-ce qu'une gamine de ton âge connaît à la politique? »

Toutes ces discussions enflammées qui avaient bercé mon enfance, ces débats de souveraineté, ces plaidoiries partisans d'une plus grande autonomie, ces harangues prêchant corps et âme la liberté : mon arrière-grand-père s'imaginait-il que je restais là, à table, à les écouter par simple politesse?

Pour ne pas perdre à nouveau mon calme, je lui concédai que j'en savais probablement moins que lui, mais que de rejeter le soutien d'une organisation qui défendait le même idéal que nous, sans d'abord se donner la peine de discuter, me semblait une erreur.

« La Ligue et la Junte pourraient s'allier, pépé. L'une n'empêche pas l'autre.

— C'est de s'allier à la Junte qui serait une erreur! me rétorqua-t-il. T'es une fille intelligente, t'as les meilleures notes de ta classe, tu ne peux

quand même pas croire ces criminels sur parole. Des bandits qui se sont autoproclamés défenseurs de la Route, ce n'est pas de la démocratie mais de la dictature ! » Il semblait dans tous ses états. « Est-ce que tu t'imagines que ces voleurs agissent par charité ? Par grandeur d'âme ? Dos Santos ne recherche qu'une chose : le profit. Crois-moi, ce type n'a *aucun* idéal.

— Pourtant, le capitaine affirme que la quote-part que lui réclame la Junte sur ses cargaisons est tout à fait raisonnable. Beaucoup moins que ce qu'exigeaient autrefois les prévôts républicains. Protéger la Route des pirates coûte cher, tu sais.

— Qu'est-ce qui coûte aussi cher ? Il n'y a rien à protéger, ce sont eux les pirates. Ton Uvanov n'était qu'un môme boutonneux quand les prévôts ont été virés à coups de pied dans le derrière. Cette époque de violence, il ne l'a pas vécue. Il n'a aucune idée de ce que ç'a été. Il parle au travers son chapeau, ton gros Alvarien. Une quote-part, même raisonnable, est une quote-part de trop.

— Le capitaine connaît la Route mieux que toi quand même.

— Rien à faire de ce pacha d'Alvares, j'ai dit ! »

Il avait beau le nier, Valentin éprouvait ce vieux complexe d'infériorité. Temporadas et Alvares étaient des planètes doubles, mais on avait toujours eu tendance à nous considérer comme un simple satellite. « La p'tite lune », qu'on disait. Les plus acerbes parlaient même du « trou-du-cul de la Route ». Et les balivernes rapportées sur le compte des insulaires n'étaient guère plus flatteuses. Je crois que les Caribins plus âgés n'arriveraient jamais à se défaire de cette étiquette du colon mal dégrossi et ignare.

Mon père aussi avait semblé s'intéresser aux arguments de cet homme. Il avait même tenu à s'entretenir avec lui seul à seul, après son discours. Considérant toutefois la charge émotive de cette

journée de deuil et l'allure emportée qu'avait prise cette discussion, je n'osai pas le lui dire. Insister n'aurait qu'envenimé davantage la situation.

Je me sentais honteuse de l'avoir provoqué de la sorte. Mince consolation, à défaut de lui avoir remonté le moral, j'avais au moins la certitude qu'à présent, il ne pensait plus à mémé Thalia.

Nous en étions là quand papi nous cria que le repas était servi.

Irrité, Valentin déposa le reste de son chocolat sur sa tirette, puis s'agrippa à mon bras pour s'aider à se mettre debout.

« Jamais un DaSalva n'a été associé à la Junte, me dit-il en tapotant nerveusement la manche de mon gilet. Nous ne pensons pas comme eux, tu comprends ? Nous sommes différents. »

Au fond de moi, je me savais encore plus différente qu'il le croyait. Mais je n'osai pas le lui dire ça non plus.

*